

SUR LA BIENNALE DE VENISE 2011

Déambuler dans les salles de cette Biennale éveille des sentiments contradictoires. Nous nous appuyons sur les meilleures découvertes pour essayer de comprendre une frustration maintes fois ressentie.

On a l'impression que l'organisatrice s'est intéressée aux chercheurs de techniques et matériaux originaux, à la condition expresse qu'il s'agisse d'une recherche formelle expurgée de tout "contenu". Cette tendance se décelait dans les deux biennales précédentes et on peut aller jusqu'à dire que c'est une des caractéristiques essentielles de ce qu'on a longtemps appelé "l'Art Contemporain" pour désigner les œuvres les plus nouvelles.

Ainsi la commissaire se place-t-elle dans ce qu'il était convenu d'appeler "l'avant-garde artistique" dans les années 60. Ce qui conduit à se demander si elle n'est pas aujourd'hui un peu conventionnelle ? On se souvient des déclarations de "Support-Surface" en France, dans les années 70 proclamant que la peinture n'est rien de plus que ce qu'on en voit et se réduit à ses composants, son "mobilier", tout le reste n'étant qu'élucubration. Cette idée se trouvait aussi dans les textes savants du philosophe Harold Rosenberg qui avait soutenu l'art abstrait américain des années 50.

Bien des peintures présentées sont dans ce cas. Plusieurs continuent l'Art Minimal très répertorié aujourd'hui, en y ajoutant des petites nouveautés. La broderie, déjà très utilisée par plus d'un artiste, joue ici avec le cercle et autres éléments basiques. Plus loin les

pixels agrandis s'alignent sur des fonds de couleurs simples. Ailleurs des plans/rectangles noirs sont disposés en relation dans l'espace. Un autre groupe d'œuvres rappelle la peinture gestuelle comme la série de grandes soies verticales suspendues et tachées de javel ou d'acide.

Certaines photos suivent notre règle. Par exemple la série dont le motif se renverse d'un cliché à l'autre, ce qui semble suffire ? Plus d'une installation l'illustre. Des artistes répètent un objet de la vie quotidienne en lui faisant subir une légère modification. Parfois la simple accumulation suffit à produire la nécessaire petite variation. La règle de "déclinaison" paraît. La loi fait art. Le sens vient ou ne vient pas. Des penderies ordinaires d'après-guerre nous accueillent à l'entrée de l'Arsenal et les vieux bois font plaisir à regarder en se souvenant. Ils sont nombreux et simplement disposés côte à côte. La surprise provoquée suffit-elle à justifier l'ensemble ? Les étagères en miroirs ou plaques de bois graphées dont les formes sont librement



géométriques font sourire. L'idée est intéressante mais quelle signification induit-elle ? Dans une salle, des escaliers multipliés transpirent de pauvreté formelle et sémantique.

Une artiste prisée, Sturtevant, suit un rythme de répétitions très lisibles puis lourdement prévisibles dans les parties 2 et 3 . Plus remarquable est le film de Christian Marclay, "the clock" (Lion d'or du meilleur artiste) bien que son travail soit structuré de la même façon. Des bribes de films de toutes époques sont assemblées autour du point commun de l'heure qui est toujours montrée et qui progresse très lentement vers 17 heures, puis au-delà, ce qui crée un véritable suspense.

Cette réserve n'a pas empêché que bien des œuvres nous aient plu, données telles quelles, prises en plein visage. Elles prouvent que la force d'un travail artistique ne se marchande pas. Selon nous, elle se transmet en direct, hors bavardages. Ainsi du Dragon, "Thoba" de Nicholas Hlobo, en pneus récupérés et comme brodés en nids d'abeilles, bricolage de techniques diverses pour un grand monstre antédiluvien. Nous enthousiasment aussi les énormes piles libres, bosselées, lisses ou rugueuses d'Adrian Villar Rojas, accumulées dans un espace trop petit pour elles, tant elles sont gigantesques. Dans toutes les salles d'un des pavillons, les poutres métalliques soutenant le plafond et inondées de lumière sont envahies de pigeons empaillés. Alignés, immobiles et silencieux ils réveillent un familier et permanent sentiment de menace. Cette œuvre est due à l'exceptionnel Maurizio Catelàn.

L'installation de Hirschhorn, dans le pavillon Suisse nous captive et nous errons longtemps dans ses accumulations d'objets qui nous sont devenus habituels, des cotons tiges aux téléphones portables, en passant par les cocottes minutes et les poupées Barbie. Tous

sont scotchés sur des chaises de jardin en plastique et alignés dans un espace encombré de formes de cristaux géants couverts de papier argenté. La grande dénonciation nous entre par tous les pores et nous y adhérons.

Nous nous arrêtons aussi dans les bruyantes machines rotatives de Boltanski, qui broient des visages à chaque passage sous presse. D'autres œuvres nous étonnent. De frêles branches de bois à l'ombre blanche sur fond noir évoquent des photogrammes poétiques. Une sculpture réalisée en cire, fond sous l'effet de bougies allumées et dissimulées, et peu à peu elle disparaît.

Les peintures sont rares. On en repère de magnifiques. Une toile - très bonne mais un peu déjà vue - constitue une partie dans toute une installation compliquée. Plus loin une magnifique grande composition peinte sur rythmes de feuilles vertes et cartons s'impose par sa puissance mais aussi par ses dimensions. En face, une autre, immense, très claire et complexe évoque les photos contemporaines de Stéphane Couturier.

Des recherches anciennes de Polke sont montrées. Elles sont à part. Elles donnent quelques étapes d'une démarche vraie et chacune des œuvres fait sens.

Dans les pièces pointues érigées par Monika Sosnowska, que nous avons remarquée ici il y a six ans, David Goldblatt présente de véritables reportages documentaires formidablement intéressants.

Dans le fatras du pavillon italien nous extrayons plus d'une œuvre passionnante particulièrement une brillante recomposition du "Christ mort" de Rembrandt habilement mêlé au Che Guevara.

Dans le parc de l'Arsenal nous avons aimé la plupart des créations en particulier celle qui regroupe, non sans humour, des bancs et

autres meubles de jardin en bouts de bois mal équarris.

La règle est d'or parce qu'elle donne la structure de la mélodie : on chante un air pour lui-même, pas forcément pour les paroles. Mais le meilleur chant construit les deux parties, air et paroles, en les tressant pour un tout synthétique non réductible à ses constituants matériels ou à ses intentions sémantiques.

On espère que les artistes choisis étant jeunes, ils sauront évoluer et mûrir comme leurs aînés ou comme déjà, certains d'entre eux.

Raphaëlle PIA

"BIENNALE D'ART DE VENISE 2011" :

Illuminazioni : à l'Arsenal, aux Giardini, et dans d'autres lieux de Venise. Elle est intitulée Illuminazioni (Lumières), regroupe 83 artistes du monde entier. Il y a aussi 89 pavillons nationaux et 37 événements parallèles.

Exposition jusqu'au 27 novembre 2011.

Dans le N° 65 de Juin 2011 (page 66) de la Revue, nos lecteurs ont déjà pu prendre connaissance du point de vue de notre confrère Guy Girardetti, sur la Biennale de Venise. Deux émotions à confronter.